

Joseph Pérard (photo de René Fabbri, 1976)

Monsieur Pérard n'aurait pas aimé que l'on parle de lui. Il était pudique. Il avait 74 ans lorsque je l'ai rencontré. J'étais pensionnaire, apprenti bachelier et lui mon professeur de français. Avant de devenir ce maître et l'éveilleur patient qu'il fût pour moi et pour beaucoup d'entre nous, il avait été critique, poète, écrivain, traducteur et journaliste à Paris. En 1954, désireux de donner une nouvelle orientation à sa vie, il décida d'aller près de Naples rendre visite au Padre Pio, ce capucin qui vivait les stigmates de la Passion. En chemin, il s'arrêta dans la Drôme chez Marthe Robin, y resta et rejoignit l'école de garçons qu'elle venait de fonder. Il y est mort le jour de la Saint Joseph, en 1977, et n'est jamais allé à Pietrelcina.

Il rencontra Max Jacob en 1926. Il avait 26 ans, Max Jacob le double. Ils devinrent amis et le restèrent près de 20 ans, jusqu'à la mort de ce dernier. Lorsque Max Jacob s'installa à l'hôtel Nollet, une pension modeste de Montmartre que fréquentaient **Joseph Pérard** et toute l'intelligentsia des arts et des lettres du moment, ils se virent tous les jours. Joseph Pérard y côtoya non seulement Picasso, Braque ou Breton, mais Rouault qui avait une grande affection pour lui et Céline qui lui permit de publier « Madec, le paladin », un premier roman. Mais c'est Max Jacob, l'universel, le peintre, esthète, inspirateur et poète qui resta « le seul homme » disait-il « qu'il aura jamais réussi à tutoyer ».

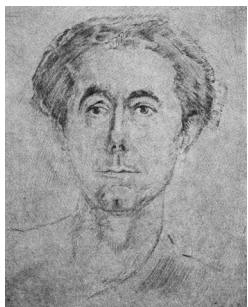
Passée la cinquantaine, ce désir de se mettre clairement en retrait des paillettes et des lumières et de ne plus se dévouer qu'aux travaux spirituels et à la littérature, participaient de cette intimité qui, par-delà les années, les liait, lui le béni, l'autre le bon, l'un à Saint Benoît, l'autre à Saint Bonnet.

À Saint Bonnet justement, la salle de classe où il enseignait était sans passé, sans histoire, au fond d'un préfabriqué. Venant d'un autre bâtiment, nous étions souvent là les premiers. Nous l'entendions alors s'approcher du pas décidé, mais lent – du pas de ceux qui se méfient des courants d'air. Il était léger. Il portait un béret, en arrière, ce qui lui laissait le front dégagé. Ses sourcils du coup, grands et bien dessinés, lui donnaient parfois des allures de Monsieur Loyal. L'homme était soigné, élégant dans ses gestes et les rythmes qu'il nous proposait. Arrivé sur le pas de la porte, il nous regardait, nous saluait et seulement alors accrochait son manteau. Les jours d'hiver, il gardait une écharpe délicatement nouée dans sa veste. Ses costumes étaient tous gris et ses chemises, un peu larges à l'encolure, boutonnées, étaient portées sans cravate. Le silence installé, il nous invitait alors à réciter avec lui une dizaine de chapelet. Et quelles que furent nos convictions d'adolescents, ces deux ou trois minutes contribuaient à nous faire entrer dans un autre temps. Puis il s'asseyait derrière le bureau, installait sa chaise, en équilibre sur les pieds arrière, chaussait ou rectifiait ses lunettes, empoignait son livre et nous emportait, le temps de la lecture. Parfois il levait une main pour attirer notre attention sur tel vers de Racine ou tel mot de Chateaubriand, Stendhal ou de Flaubert, et nous faire ainsi goûter à la magie de l'assemblage des relatives ou de la juste pesée des mots. L'autre main tenant toujours le livre, ce simple geste l'entraînait parfois dangereusement en arrière. Aussi s'interrompait-il le temps de négocier son retour à l'équilibre et de reprendre tranquillement le fil, comme si de rien n'était, un sourire discret dans les yeux. Nous étions une bonne trentaine, mais personne parmi nous n'aurait eu l'idée de rire, ni de brouiller cet éblouissement silencieux. Sa voix, claire et ronde, portait peu, mais la magie opérait. De temps en temps il demandait à l'un de nous de lire à sa place : et là encore, personne n'aurait eu l'idée d'hésiter. Il estimait important, je crois, de nous apprendre qu'un livre était fait d'abord avec des mots.

Combien de fois suis-je allé avec Guy, le week-end, passer une heure ou deux dans son appartement ? Nous prétextions avoir des projets, vouloir discuter d'une rédaction ou des annales du bac, alors que nous ne voulions que l'entendre évoquer Matorel ou le « pauvre Jacob ». Il nous recevait autour de son bureau, dans un salon petit mais chaleureux. Il y avait des livres partout et des croquis pendus, posés ou accrochés. Quelques dessins et des petites gouaches portaient des signatures aussi magiques à nos yeux que celles de Jacob ou d'Utrillo, ou d'autres encore que nous ne connaissions pas encore comme Marquet que Matisse admirait, ou Lorjou, ce peintre que je redécouvre et trouve fascinant. Peu de photos. Dans nos moments les plus précieux, il nous dévoilait l'une de ces centaines de méditations quotidiennes, manuscrites et souvent illustrées, que son ami lui avait envoyées. « C'est le meilleur de Max Jacob, il est là tout entier, dans son humilité et dans sa vérité ». Il en publia une cinquantaine en 1974.

Éducateur profondément croyant et humaniste, **Monsieur Pérard** avait, dans les yeux, un sourire pour accueillir et, sur les lèvres, un mot gentil qui vous donnait envie de vous lever, d'aller à la rencontre du monde et de vous-même. « Nous ne valons que par nos révolutions de palais » répétait-il, reprenant Max Jacob, mais « que ma dernière heure soit la plus belle de toutes, entièrement ouverte à la lumière, à l'amour et à la vie » ajoutait-il de toutes ses forces.

Merci Monsieur, merci.

Joseph Pérard
(portrait de Konstanty Brandel, 1937)

Bibliographie

Envoi	1938
Madec le paladin	1944
Enquête sur Van Gogh	1946
Max Jacob l'universel	1974
Traces de pas	1976

Traductions de CYPRIEN NORWID :

Le Piano de Chopin	1937
Prométhéion	1939
De l'art	1940